Deuxième Année. — N° 60. Huit pages : CINQ Centimes Jeudi 5 Novembre 1891.

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT
le Jeudi de chaque semaine

LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS ET DÉPARTEMENTS { 1 mois..... » f. 40 / 3 mois..... 1 f. 10 / 6 mois..... 2 f. 10 / Un an..... 4 f. » »

UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, Rue Montmartre. — Paris.

Tout ACHETEUR du Journal est ASSURÉ GRATUITEMENT
Contre les ACCIDENTS DE CHEMINS DE FER
A la Compagnie LE SOLEIL-SÉCURITÉ GÉNÉRALE, fondée en 1865
7, Cité d'Antin — PARIS
Les abonnements sont reçus dans tous les Bureaux de Poste

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet
Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice.
Et aux Bureaux du Journal.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction,
à M. E. VAUGHAN, 142, rue Montmartre — Paris

ENFANT DE NEUF ANS MARTYRISÉE PAR SES PARENTS

lait suivre : « Allons ! je vois bien que je vais être obligé de réparer tous ces accrocs-là.

— Non, monsieur Rouvion, dit Armande confusionnée, nous vous avons déjà donné tant de peine !

— Heureusement, on ne se laisse pas prendre comme ça au dépourvu. Dieu ! quelle figure vous avez ! Vous êtes folle de vous mettre dans des états pareils ! »

Et, avisant un café qui étalait, sous sa véranda ombragée par une verdure de pastèque d'Australie, des tables de jardin rangées en ligne, il y assit presque de force sur une chaise en bambou la jeune fille, à qui il recommanda ce traitement :

« Buvez quelque chose ; quand on se trouve dans votre situation, il n'y a qu'un remède : boire quelque chose. »

Il demanda un verre d'absinthe pour lui, car c'était l'heure du déjeuner, et pour Armande un sirop de mangue. La mangue, comme la datte en Algérie, est le fruit national de l'Océanie. Sa couleur et sa chair sont celles d'un abricot d'espalier, avec la forme d'une poire légèrement aplatie sur les flancs. Elle répand, dès qu'on l'entame, un tel parfum de térébenthine qu'il serait impossible au consommateur d'y mettre la dent, si en même temps il n'avait la précaution d'y plonger le nez. L'odorat a besoin de s'y habituer avant le goût. Pour arriver à la manger, il faut d'abord qu'on la respire. A ne vous rien celer, dirait Racine, ce fruit célèbre est exécrable, et il n'y a qu'une différence insignifiante entre le jus d'une mangue et le contenu d'une bouteille de vernis.

La jeune fille trempa dans ce breuvage la pointe de ses lèvres et reposa devant elle son verre, qui lui servait plutôt de lacrymatoire.

« Voyons, du courage, insistait l'agent de culture ; nous en avons vu bien d'autres. Demandez à Alavaill ! D'ailleurs, le mal est peut-être facile à réparer. Ne pleurez pas ! je me connais, si vous pleurez, je vais perdre tout mon sang-froid. »

Armande essaya de rengainer ses larmes, et, quand elle y fut à peu près parvenue, Rouvion ouvrit son questionnaire.

« Et ce brave Danclade, comment va-t-il ? Ah ! c'est un homme que j'admire ! Le beau caractère ! Vous l'avez vu souvent ? A-t-il toujours la tête près du bonnet ? Est-il devenu plus calme ?

— M. Danclade est très calme, je vous assure. Je ne l'ai jamais entendu que rire et plaisanter.

— Oh ! ça ne prouve rien, fit observer Rouvion. Comment vit-il là-bas ?

— Il lit beaucoup, il écrit souvent.

— Ah ! il écrit ?

— Le soir il va à la pêche avec papa.

— Tous les deux seulement !

— M. Florissant et moi nous les accompagnons la plupart du temps.

— Et — cela va sans dire — il est toujours populaire parmi ses camarades ?

— M. Florissant !

— Non, Danclade.

— Oh ! très populaire, appuya Armande avec une sorte d'amour-propre. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point il est aimé et respecté. Je crois qu'ils se jetteraient tous à l'eau pour lui.

— Oui, oui, fit l'agent, comme se parlant à lui-même ; un si grand cœur, c'est tout simple, il a le don d'ensorceler les gens ! — Mais il s'agit de vous, reprit-il, affectant de lâcher sa digression pour revenir au sujet principal. Qu'est-ce que vous diriez si, en attendant qu'une décision soit prise au sujet de l'envoi de votre père à Nouméa, l'ami Rouvion avait trouvé moyen de vous permettre d'aller vivre paisiblement à la presqu'île Ducos auprès de lui, que vous adorez, et de Danclade, que vous ne détestez pas ?

— Monsieur Rouvion...

— Allons, avouez-le, vous ne le détestez pas. Eh bien ! ma chère Armande, je tiens l'affaire.

— Mais vous n'y pensez pas, monsieur Rouvion, fit Armande en l'arrêtant net. Il n'y a là-bas aucune ressource pour moi.

— Puisque je vous répète que tout va s'arranger. »

(*La suite au prochain numéro*).

DEUX AMIS

Paris était bloqué, affamé et râlant. Les moineaux se faisaient bien rares sur les toits, et les égouts se dépeuplaient. On mangeait n'importe quoi.

Comme il se promenait tristement par un clair matin de janvier le long du boulevard extérieur, les mains dans les poches de sa culotte d'uniforme et le ventre vide, M. Morissot, horloger de son état et pantouflard par occasion, s'arrêta net devant un confrère qu'il reconnut pour un ami. C'était M. Sauvage, une connaissance du bord de l'eau.

Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot partait dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une boîte en fer-blanc sur le dos. Il prenait le chemin de fer d'Argenteuil, descendait à Colombes, puis gagnait à pied l'île Marante. A peine arrivé en ce lieu de ses rêves, il se mettait à pêcher jusqu'à la nuit.

Chaque dimanche il rencontrait là un petit homme replet et jovial, M. Sauvage, mercier, rue Notre-Dame-de-Lorette, autre pêcheur fanatique. Ils passaient souvent une demi-journée côte à côte, la ligne à la main et les pieds ballants au-dessus du courant ; ils s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre.

En certains jours, il ne parlaient pas. Quelquefois ils causaient ; mais ils s'entendaient admirablement sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques.

Au printemps, le matin, vers dix heures, quand le soleil rajeuni faisait flotter sur le fleuve tranquille une petite buée qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enragés pêcheurs une bonne chaleur de saison nouvelle, Morissot parfois disait à son voisin : « Hein ! quelle douceur ? » et M. Sauvage répondait : « Je ne connais rien de meilleur. » Et cela leur suffisait pour se comprendre et s'estimer.

A l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel ensanglanté par le soleil couchant, jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourprait le fleuve entier, enflammait l'horizon, faisait rouges comme du feu les deux amis, et dorait les arbres roussis déjà, frémissants d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait en souriant Morissot et prononçait : « Quel spectacle ? » Et Morissot émerveillé répondait, sans quitter des yeux son flotteur : « Cela vaut mieux que le boulevard, hein ? »

Dès qu'ils se furent reconnus, ils se serrèrent les mains énergiquement, tout émus de se retrouver en des circonstances si différentes. M. Sauvage, poussant un soupir, murmura : « En voilà des événements. » Morisssot, très morne, gémit : « Et quel temps ! c'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année. »

Le ciel était, en effet, tout bleu et plein de lumière.

Ils se mirent à marcher côte à côte, rêveurs et tristes. Morissot reprit : « Et la pêche ? hein ! quel bon souvenir ? »

M. Sauvage demanda : « Quand y retournerons-nous ? »

Ils entrèrent dans un petit café et burent ensemble une absinthe ; puis ils se remirent à se promener sur les trottoirs.

Morissot s'arrêta soudain : « Une seconde verte, hein ? » M. Sauvage y consentit : « A votre disposition. » Et ils pénétrèrent chez un autre marchand de vins.

Ils étaient fort étourdis en sortant, troublés comme des gens à jeun dont le ventre est plein d'alcool. Il faisait doux. Une brise caressante leur chatouillait le visage.

M. Sauvage, que l'air tiède achevait de griser, s'arrêta : « Si on y allait ? »

— Où ça ?

— A la pêche, donc.

— Mais où ?

— Mais à notre île. Les avant-postes français sont auprès de Colombes. Je connais le colonel Dumoulin ; on nous laissera passer facilement.

Morissot frémit de désir : « C'est dit. J'en suis. » Et ils se séparèrent pour prendre leurs instruments.

Une heure après, ils marchaient côte à côte sur la grand'route. Puis ils gagnèrent la villa qu'occupait le colonel. Il sourit de leur demande et consentit à leur fantaisie. Ils se remirent en marche, munis d'un laissez-passer.

Bientôt, ils franchirent les avant-postes, traversèrent Colombes abandonné, et se trouvèrent au bord des petits champs de vigne qui descendent vers la Seine. Il était environ onze heures.

En face, le village d'Argenteuil semblait mort. Les hauteurs d'Orgemont et de Sannois dominaient tout le pays. La grande plaine qui va jusqu'à Nanterre était vide, toute vide, avec ses cerisiers nus et ses terres grises.

M. Sauvage, montrant du doigt les sommets, murmura : « Les Prussiens sont là-haut ! » Et une inquiétude paralysait les deux amis devant ce pays désert.

« Les Prussiens ! Ils n'en avaient jamais aperçu, mais ils les sentaient là depuis des mois, autour de Paris, ruinant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout-puissants. Et une sorte de terreur superstitieuse s'ajoutait à la haine qu'ils avaient pour ce peuple inconnu et victorieux.

Morissot balbutia : « Hein ! si nous allions en rencontrer ? »

M. Sauvage répondit, avec cette gouaillerie parisienne reparaissant malgré tout :

« Nous leur offririons une friture. »

Mais ils hésitaient à s'aventurer dans la campagne, intimidés par le silence de tout l'horizon.

A la fin, M. Sauvage se décida : « Allons, en route ! mais avec précaution. » Et ils descendirent dans un champ de vigne, courbés en deux, rampant, profitant des buissons pour se couvrir, l'œil inquiet, l'oreille tendue.

Une bande de terre nue restait à traverser pour gagner le bord du fleuve. Ils se mirent à courir ; et dès qu'ils eurent atteint la berge, ils se blottirent dans les roseaux secs.

Morissot colla sa joue par terre pour écouter si on ne marchait pas dans les environs. Il n'entendit rien. Ils étaient bien seuls, tout seuls.

Ils se rassurèrent et se mirent à pêcher.

En face d'eux, l'île Marante abandonnée les cachait à l'autre berge. La petite maison du restaurant était close, semblait délaissée depuis des années.

M. Sauvage prit le premier goujon, Morissot attrapa le second ; et d'instant en instant ils levaient leurs lignes avec une petite bête argentée frétillant au bout du fil : une vraie pêche miraculeuse.

Ils introduisaient délicatement les poissons dans une poche de filet à mailles très serrées qui trempait à leurs pieds. Et une joie délicieuse les pénétrait, cette joie qui vous saisit quand on retrouve un plaisir aimé dont on est privé depuis longtemps.

Le bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules ; ils n'écoutaient plus rien ; ils ne pensaient plus à rien ; ils ignoraient le reste du monde ; ils pêchaient.

Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remettait à tonner.

Morissot tourna la tête, et par-dessus la berge il aperçut, là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du mont Valérien, qui portait au front une aigrette blanche, une buée de poudre qu'il venait de cracher.

Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse ; et quelques instants après une nouvelle détonation gronda.

Puis d'autres suivirent, et de moment en moment la montagne jetait son haleine de mort, soufflait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement dans le ciel calme, faisaient un nuage au-dessus d'elle.

M. Sauvage haussa les épaules : « Voilà qu'ils recommencent », dit-il.

Morissot, qui regardait anxieusement plonger coup sur coup la plume de son flotteur, fut pris soudain d'une colère d'homme paisible contre ces enragés qui se battaient ainsi, et il grommela : « Faut-il être stupide pour se tuer comme ça. »

M. Sauvage reprit : « C'est pis que des bêtes. »

Et Morissot, qui venait de saisir une ablette, déclara : « Et dire que ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des gouvernements. »

M. Sauvage l'arrêta : « La République n'aurait pas déclaré la guerre... »

Morissot l'interrompit : « Avec les rois on a la guerre au dehors ; avec la République on a la guerre au dedans. »

Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les grands problèmes politiques avec une raison saine d'hommes doux et bornés, tombant d'accord sur ce point, qu'on ne serait jamais libres. Et le mont Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulet des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres, mettant fin à bien des rêves, à bien des bonheurs espérés, ouvrant en des cœurs de femmes, en des cœurs de filles, en des cœurs de mères, là-bas, en d'autres pays, des souffrances qui ne finiraient plus.

— « C'est la vie », déclara M. Sauvage.

« Dites plutôt que c'est la mort » reprit en riant Morissot.

Mais ils tressaillirent effarés, sentant bien qu'on venait de marcher derrière eux ; et ayant tourné les yeux, ils aperçurent, debout contre leurs épaules, quatre grands hommes armés et barbus, vêtus comme des domestiques en livrée et coiffés de casquettes plates, les tenant en joue au bout de leurs fusils.

Les deux lignes s'échappèrent de leurs mains et se mirent à descendre la rivière.

En quelques secondes, ils furent saisis, attachés, emportés, jetés dans une barque et passés dans l'île.

Et derrière la maison qu'ils avaient cru abandonnée, ils aperçurent une vingtaine de soldats allemands.

Une sorte de géant velu, qui fumait, à cheval sur une chaise, une grande pipe de porcelaine, leur demanda, en excellent français : « Eh bien, messieurs, avez-vous fait bonne pêche ? »

Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le filet plein de poissons, qu'il avait eu soin d'emporter. Le Prussien sourit : Eh ! je vois que ça n'allait pas mal. Mais il s'agit d'autre chose. Écoutez-moi et ne vous troublez pas.

« Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous ; c'est la guerre.

« Mais comme vous êtes sortis par les avant-postes, vous avez assurément un mot d'ordre pour rentrer. Donnez-moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce. »

Les deux amis, livides, côte à côte, les mains agitées d'un léger tremblement nerveux, se taisaient.

L'officier reprit : « Personne ne le saura jamais, vous rentrerez paisiblement. Le secret disparaîtra avec vous. Si vous refusez, c'est la mort, et tout de suite. Choisissez. »

Ils demeuraient immobiles sans ouvrir la bouche.

Le Prussien, toujours calme, reprit en étendant la main vers la rivière : « Songez que dans cinq minutes vous serez au fond de cette eau. Dans cinq minutes ! Vous devez avoir des parents ? »

Le mont Valérien tonnait toujours.

Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux. L'Allemand donna des ordres dans sa langue. Puis il changea sa chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers ; et douze hommes vinrent se placer à vingt pas, le fusil au pied.

L'officier reprit : « Je vous donne une minute, pas deux secondes de plus. »

Puis il se leva brusquement, s'approcha des deux Français, prit Morissot sous le bras, l'entraîna plus loin, lui dit à voix basse : « Vite, ce mot d'ordre ? votre camarade ne saura rien, j'aurai l'air de m'attendrir. »

Morissot ne répondit rien.

Le Prussien entraîna alors M. Sauvage et lui posa la même question.

M. Sauvage ne répondit pas.

Ils se retrouvèrent côte à côte.

Et l'officier se mit à commander. Les soldats élevèrent leurs armes.

Alors le regard de Morissot tomba par hasard sur le filet plein de goujons, resté dans l'herbe, à quelques pas de lui.

Un rayon de soleil faisait briller le tas de poissons qui s'agitaient encore. Et une défaillance l'envahit. Malgré ses efforts, ses yeux s'emplirent de larmes.

Il balbutia : « Adieu, monsieur Sauvage. »

M. Sauvage répondit : « Adieu, monsieur Morissot. »

Ils se serrèrent la main, secoués des pieds à la tête par d'invincibles tremblements.

L'officier cria : Feu !

Les douze coups n'en firent qu'un.

M. Sauvage tomba d'un bloc sur le nez Morissot, plus grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine.

L'Allemand donna de nouveaux ordres.

Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes et des pierres qu'ils attachèrent aux pieds des deux morts ; puis ils les portèrent sur la berge.

Le mont Valérien ne cessait pas de gronder, coiffé maintenant d'une montagne de fumée.

Deux soldats prirent Morissot par la tête et par les jambes ; deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps, un instant balancés avec force, furent lancés au loin, décrivirent une courbe, puis plongèrent, debout, dans le fleuve, les pierres entraînant les pieds d'abord.

L'eau rejaillit, bouillonna, frissonna, puis se calma, tandis que de toutes petites vagues s'en venaient jusqu'aux rives.

Un peu de sang flottait.

L'officier, toujours serein, dit à mi-voix : « C'est le tour des poissons maintenant. »

Puis il revint vers la maison.

Et soudain il aperçut le filet aux goujons dans l'herbe. Il le ramassa, l'examina, sourit, cria : « Wilhem ! »

Un soldat accourut, en tablier blanc. Et le Prussien, lui jetant la pêche des deux fusillés, commanda : « Fais-moi frire tout de suite ces petits animaux-là pendant qu'ils sont encore vivants. Ce sera délicieux. »

Puis il se remit à fumer sa pipe.

Guy de MAUPASSANT.

LA SIMPLE NATURE

II

(*Suite et fin*)

En arrivant à Verbois, sans avoir fermé l'œil, Pierre fut réellement soulagé.

Le grand vieux château aux murs de granit, épais et majestueux, lui faisait toujours plaisir à retrouver. C'était un vieux compagnon ce Verbois féodal, modifié par lui au goût du jour, avec ses fossés profonds où le gazon et les fleurs avaient remplacé l'eau trouble, avec ses grands herbages entourés de palissades blanches...

A chaque pas un souvenir : dans la chapelle, sa mère lui avait appris à prier ; ici, il s'était cassé le bras en voulant faire sauter Gypsy ; là, il avait manqué son premier lièvre. Et la vieille horloge sur laquelle les heures étaient à demi enlevées, encore un coup de fusil malheureux celui-là ! Un soir, Pierre avait fait sauter une partie du cadran en tuant un hibou. Son père lui avait fortement tiré les oreilles, mais ça lui était bien égal, sa cousine Christiane voulait absolument une tête de hibou pour sa toque de loutre, et le hibou se détachait si bien sur le fond blanc du cadran !...

— Ah ! s'écria le régisseur en voyant approcher le phaéton, M. le comte n'a pas amené son valet de chambre ! Qui est-ce qui le servira ?...

— Eh ! mon cher Blampin, n'importe qui ! Je ne viens pas pour longtemps.

— Pourvu encore que monsieur le comte soit satisfait de la cuisine, la mère Jeanne est morte, comme j'ai eu le plaisir de l'écrire à monsieur le comte, et dame ! la nouvelle ne sait pas faire grand'chose !

— Ça ira toujours. Qu'y a-t-il pour déjeuner ?...

— Des œufs à la coque, un poulet au gros sel et un fromage à la crème ; ma femme a un peu aidé.

— Eh ! mais, c'est parfait, dites à la fille de cuisine de me servir tout de suite, je meurs de faim.

Un instant après la remplaçante de la mère Jeanne entrait dans la salle à manger.

De taille moyenne, bien prise, ronde et potelée, la poitrine en avant, le menton un peu levé et les yeux brillants, elle s'avançait sans gaucherie, tendant à Pierre le plat d'argent sur lequel étaient les œufs qu'il ne pensait pas à prendre. Il la regarda saisi, stupéfait de rencontrer un pareil produit sur ses terres.

— Ça ! une fille de Verbois ! Pas possible ! Tout en elle était pimpant ; la coiffe de mousseline aux grandes ailes transparentes était posée coquettement en arrière sur ses cheveux blonds, le tablier à bavette, bien tendu, le fichu noué haut, avantageait la poitrine.